

RÉMI TREMBLAY (1847–1926) ; LA TRÉPIDANTE HISTOIRE D’UN JOURNALISTE DANS LES CANTONS DE L’EST (1^{RE} PARTIE)¹

Jean Levasseur
Université Bishop’s

Résumé

Dans ce premier de deux textes biographiques inédits, l’auteur dresse le portrait d’un important journaliste et écrivain du XIX^e siècle, aujourd’hui méconnu, Rémi Tremblay, qui apprit à fourbir ses armes littéraires et politiques par le biais d’une active participation à deux hebdomadaires, le Pionnier de Sherbrooke et le Progrès de Sherbrooke, et d’un séjour engagé à Saint-Isidore-de-Clifton, Stoke et Sherbrooke, dans les années 1870. Après un rappel des événements qui l’amenèrent dans les Cantons de l’Est, l’auteur se penche sur les divers événements de ce séjour qui préparèrent le jeune Tremblay à sa fructueuse carrière à Montréal, Ottawa et en Nouvelle-Angleterre.

Abstract

In this first of two unpublished biographical articles, the author introduces an important journalist and author of the 19th century, the scarcely known Remi Tremblay. This Townshipsman sharpened his literary and political skills by contributing to the *Pionnier de Sherbrooke* and to the *Progrès de Sherbrooke*, two Eastern Townships weeklies, and by participating in military-related activities in Saint-Isidore-de-Clifton, Stoke and Sherbrooke in the 1870s. Recalling the events that led to the creation of the Eastern Townships, the author then focuses on how the young Tremblay’s stay in the region helped prepare him for a prosperous career in Montreal, Ottawa and New England.

Mais je suis, comme vous, le fils d'un patriote ;
 Mon père, à Saint-Denis, combattait le despote,
 Mes deux oncles aussi. Moi, si j'eusse existé,
 Parmi ses défenseurs, Nelson m'aurait compté.
 Lorsque, dix ans après, je vins sur cette terre,
 On avait rengainé le sanglant cimenterre ;
 Plus le moindre habit rouge à mettre sous la dent.
 Comme j'avais bon pied, bon œil, le cœur ardent,
 À seize ans révolus, je partis pour la guerre,
 Où, soit dit en passant, je ne m'enrichis guère.

« À M. Alphonse Lusignan », Coups d'aile et coups de bec,
 Montréal, Imprimerie Gebhardt-Berthiaume, 1888, p. 22.

De sa chambre de l'hôpital Saint-Claude de Pointe-à-Pître (Guadeloupe), Rémi Tremblay eût sans doute maintes fois l'occasion, durant ces quarante et un jours de décembre 1925 et janvier 1926 qui le préparèrent pour son dernier voyage, de réfléchir sur sa frénétique existence. Homme de rien, pour reprendre les paroles de Nicolas Ciccone, autodidacte, amoureux de la langue, il s'était peu à peu hissé vers les plus hauts rangs de l'élite journalistique canadienne-française, pour devenir tour à tour collaborateur, rédacteur, et quelquefois même propriétaire, de plusieurs des quotidiens et hebdomadaires les plus importants du XIX^e siècle, tant au Québec que dans la Nouvelle-Angleterre francophone. Il avait publié deux pièces de théâtre, cinq recueils de poèmes et un roman, *Un revenant*², la seule œuvre de fiction québécoise relatant l'expérience vécue – la sienne – d'un jeune Canadien français durant la guerre de Sécession américaine. À son arrivée à Dôlé, en Guadeloupe, quelques semaines plus tôt, il avait toutefois appris, à sa grande tristesse, la disparition de ses bagages et, surtout, de son second roman, qui traitait d'une autre de ses passions : la politique.

Ardent patriote, défenseur des Franco-Américains, l'inconditionnelle allégeance au parti conservateur de ses jeunes années s'était toutefois effritée au fil des ans, brisée entre autres par la cruelle pendaison de Louis Riel en novembre 1885 et par le comportement des ministres canadiens-français du gouvernement fédéral. Le conservateur de naguère était ainsi peu à peu devenu un libéral :

J'ai toujours été assez conservateur pour tenir au maintien de l'ordre, pour respecter toutes les institutions respectables, pour conserver tout ce qu'il y a de bon. En ce sens, je le suis encore.

J'ai toujours été assez libéral pour être l'ami du progrès, pour ne pas m'opposer aux innovations compatibles avec la morale, la

justice et l'équité. Je n'ai jamais été tory et je n'aurais jamais pu le devenir.

Mes principes sont restés ce qu'ils étaient alors. Seulement, je crois les comprendre mieux qu'autrefois.

Je n'ai pas plus honte d'avoir été conservateur que je n'ai honte d'avoir été enfant³.

Entre-temps, il avait œuvré activement comme organisateur politique de nombreux candidats lors de vibrantes campagnes électorales, tant fédérales que provinciales, ce qui lui avait valu de gagner et de perdre bien des emplois, et de se faire autant d'ennemis. Lorsqu'il eut atteint le demi-siècle d'existence, il eut l'occasion d'élargir ses horizons, et il en profita pour multiplier les voyages. Il fit deux fois le tour du monde, en plus d'effectuer plusieurs autres périple vers le Mexique, l'Ouest américain et l'Europe; chaque fois, il fit partager ses expériences avec le lectorat d'importants journaux.

Les Cantons de l'Est jouèrent un rôle important dans la formation personnelle et journalistique de Rémi Tremblay, et c'est dans ce vaste territoire en pleine expansion qu'il apprit à aiguiser ses crocs, passage régional nécessaire pour quiconque désire tester sa lame dans le dur univers politique canadien.

Une famille aventureuse et pionnière


Fils du patriote de 1837 François-Xavier Tremblay et de Sophie Vandandaigne dit Gadbois, Rémi Tremblay, né le 2 avril 1847, apprend à trimbalier un baluchon dès ses premières années, alors qu'il accompagne ses parents de Saint-Barnabé (comté de Saint-Hyacinthe) à Sainte-Victoire, à Saint-Denis et à Contrecoeur. Avec à peine son diplôme d'études primaires en main, il tient la comptabilité d'un forgeron illettré et sert de commis aux écritures aux encans de familles se préparant, comme le firent près d'un million d'autres Québécois dans ce XIX^e siècle ne pouvant répondre adéquatement aux besoins vitaux de sa population, à émigrer vers les États-Unis. En 1858, inspiré par ces Canadiens français ayant déjà complété la traversée et incapable de concurrencer avec la fabrication mécanique des chaussures, François-Xavier vend sa maison, avec droit de rachat, et s'embarque à son tour, avec épouse et enfants, dans le train des États-Unis. En route, Rémi assiste, de la fenêtre de son wagon, à un premier défilé militaire qui l'impressionne déjà énormément. La famille se rend à Worcester, au Massachusetts, un voyage qui dure de trois à quatre jours, puis à Bremen, près de Milbury, toujours au Massachusetts, où des connaissances de Sainte-Victoire les y

attendent. Tous les membres de la famille, Rémi compris (il a 11 ans) sont alors engagés dans une manufacture de toile à fromage à Fisherville, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Grafton, où se trouvait l'église catholique (irlandaise) la plus proche. La tâche de Rémi est double : alimenter les bobines de cardage de deux rouets mécaniques et faire le ménage. Les années qui suivent le voient passer de ville en ville, d'usine en usine, au gré des fermetures et ouvertures des manufactures, et fréquenter l'école uniquement entre deux emplois. En septembre 1860, quelques mois après le début de la guerre de Sécession, la crise économique et la crainte du conflit convainquent les Tremblay de revenir au pays. De passage à Woonsocket (Mass.), Rémi est encore une fois fasciné par le passage de « ces soldats bronzés par le soleil virginien, vêtus d'uniformes un peu râpés et portant au bout de leurs fusils les fleurs offertes par les admiratrices de leurs prouesses »⁴. De retour au bercail, il occupe des postes de commis chez divers marchands, mais il est incapable de chasser de son esprit les nobles images guerrières entrevues aux États-Unis. Durant l'été de 1863, désirant comme son père se forger de valeureux souvenirs de combats, il se rend à pied jusqu'à Rouse's Point, à la frontière américaine, ment sur son âge (il n'a que seize ans), fait signer comme tuteur un inconnu de passage et s'engage dans l'armée américaine (photo 1). Il est aussitôt intégré au 14^e régiment d'infanterie régulière des États-Unis. Après deux mois d'entraînement à Fort Trumbull, il est envoyé au front, où il participe aux grandes campagnes de l'année 1864, dont celles de Wilderness, Spotsylvania Court House et North Anna ; *Frenchy* s'y forge rapidement une réputation de boute-en-train, grâce à son incomparable talent d'imitateur d'accents. En novembre, il est fait prisonnier par les confédérés et est incarcéré, jusqu'au terme de la guerre, dans l'une des prisons les plus brutales des états du Sud, la prison Libby (Richmond, Va). Libéré en avril 1865, il fait faux bond aux autorités militaires – il s'était engagé pour cinq ans –, revient au Québec, mais après quelques emplois incolores, décide de retourner vivre dans sa seconde patrie.

Le début d'une carrière journalistique

Commis de magasin, livreur d'épicerie, porteur de moules dans une usine de fabrication de briques, Rémi Tremblay exerce tous les métiers et rien au monde ne semble le rapprocher d'une carrière en lettres. Le 26 octobre 1868, il épouse, à Woonsocket, Julie Lemery, fille d'Augustin et d'Angèle Bélanger (originaires de Saint-Germain de Grantham, près de Drummondville), qui partagera sa vie pendant vingt-huit ans. En cette même année, un événement anecdotique

Gov. PRINT. OFF. MAR. 1862.

STATE OF  TOWN OF

New York *Windsor Parish*

I, *Rémi Tremblay* born in *St-Basile*
 in the State of *Canada* aged *eighteen* years,
 and by occupation a *Trucker* DO HEREBY ACKNOWLEDGE to have
 voluntarily enlisted this *seventh* day of *November*
 1863, as a **Soldier** in the Army of the United States of America, for the
 period of **THREE YEARS**, unless sooner discharged by proper authority: Do also
 agree to accept such bounty, pay, rations, and clothing, as are, or may be, estab-
 lished by law. And I, *Rémi Tremblay* do solemnly swear,
 that I will bear true faith and allegiance to the **United States of America**,
 and that I will serve them honestly and faithfully against all their enemies or
 opposers whomsoever; and that I will observe and obey the orders of the President
 of the United States, and the orders of the officers appointed over me, according
 to the Rules and Articles of War.

Sworn and subscribed to, at *Windsor Parish*
 this *7th* day of *November* 1863, } *Rémi Tremblay*
 BY *S. J. [Signature]*

I CERTIFY, ON HONOR, That I have carefully examined the above named Recruit, agreeably to
 the General Regulations of the Army, and that in my opinion he is free from all bodily defects and mental
 infirmity, which would, in any way, disqualify him from performing the duties of a soldier.

Photo 1. Contrat d'engagement de Rémi Tremblay dans l'armée américaine, le 7 novembre 1863.

Pension Record Department File # 4294, 1890. Don de Margaret S. Langford.

changera pour toujours cette vie qui s'annonçait on ne peut plus ordinaire. La simple lecture d'un traité de géographie américain, qui donnait des informations ridicules sur ses compatriotes francophones de la Nouvelle-Angleterre⁵, le pousse à écrire une lettre virulente qui se retrouve, sensiblement expurgée toutefois, dans les pages du *Protecteur canadien*, journal franco-américain de St-Albans (Vt.) fondé quelques mois auparavant, le 10 mai 1868, par Antoine Moussette et l'abbé Zéphirin Druon. Impressionnés par sa verve, les propriétaires et éditeurs lui demandent de les tenir au courant des événements se déroulant dans la communauté francophone de Woonsocket; sans en être conscient, Rémi Tremblay venait d'entreprendre une longue et fructueuse carrière de journaliste.

L'année suivante, Louis-Charles Bélanger, avocat et copropriétaire avec Hubert Cabana de l'hebdomadaire francophone *Le Pionnier de*

Sherbrooke (f. 13 octobre 1866), vient rendre visite à son oncle Augustin Lemery, père de Julie. Il y rencontre Rémi, dont il a lu quelques articles dans le *Protecteur canadien*, et lui offre une chronique intitulée « Courrier des États-Unis ». De façon périodique, Rémi Tremblay, qui a à peine terminé ses études primaires, fera donc parvenir au *Pionnier* des textes relatant les événements de sa communauté, polissant son style et sa verve et acquérant au passage de plus en plus d'assurance.

L'année 1870 marque un autre tournant dans l'existence des Tremblay. Le 19 juillet, Napoléon III et la France engagent la lutte avec la Prusse au sujet de la succession au trône d'Espagne, mais sont rapidement et résolument vaincus par les forces allemandes, provoquant la chute du gouvernement. Pendant que le peuple de Paris se soulève, les forces germaniques s'en rapprochent progressivement, et parviennent à entourer la ville-lumière au mois d'octobre. Pris au piège, les Parisiens en sont alors réduits à manger chiens, chats et rats. Éperdument amoureux, comme maints Canadiens de l'époque, de l'image romantique et ancestrale de la noble mère patrie, un Rémi Tremblay au style encore incertain, mais à l'incontestable passion, publie, dès le mois d'août 1870, une série d'articles en défense des assiégés :

La presse américaine, sauf quelques rares exceptions, est unanime pour élever les Prussiens jusqu'aux nues et déblatérer contre les Français ; et tout en prodiguant des flatteries aux premiers, elle n'épargne ni les insultes les plus lâches ni les calomnies les plus noires à ce grand peuple Français [sic], auquel les Américains doivent pourtant leur indépendance⁶.

Que de revers ! Que d'épreuves ne sont-elles pas venues fondre sur la patrie de nos ancêtres, sur cette France qui naguère inspirait la confiance, l'estime et l'admiration à tous les peuples amis de la justice, en même temps que, par le prestige de ses armes, elle tenait à une distance respectueuse tous ces ambitieux conquérants, dont le rêve est de faire triompher le droit du plus fort⁷.

Il orchestre même, dans sa communauté, une cueillette de fonds, laquelle déplaît toutefois considérablement au curé irlandais de Woonsocket⁸, le curé McCabe ; Rémi est aussitôt expulsé du chœur de l'église. Des amis viennent alors l'avertir de se tenir sur ses gardes, parce qu'il semble que certaines personnes mal intentionnées songent à dénoncer son passé de déserteur, sans doute connu de plusieurs. Malgré tout, Tremblay poursuit ses réquisitoires dans *Le Pionnier*, qui compte de nombreux abonnés à Woonsocket. L'abbé Victor, autre

correspondant régulier de l'hebdomadaire sherbrookoïse, répond bientôt aux opinions francophiles du jeune Canadien. Sa position ne laisse place à aucune nuance ; selon lui, les Français méritaient bien ces « déchirements, [c]es humiliations et [ces] hontes », conséquence directe des « glorieuses conquêtes de "89" librement acceptées par ses politiques et ses gens de plume ». Il ajoute, dans un texte éminemment métaphorique qui s'adresse à tous les ennemis de Rome, dont la France républicaine :

Ô Roi ! l'hypocrisie est inutile ; le masque est tombé ; finis ton œuvre ! Les puissances qui te poussent et te soutiennent t'égorgeront à leur tour, et ces chiens qui te servent, loin de te garder, te briseront et lécheront ton sang, qui ne saurait les écoeurer.

Constamment rebuté et pointé du doigt, Rémi Tremblay sort de ses gonds. Les 3 et 7 février 1871, toujours dans les pages du *Pionnier de Sherbrooke*, il expose, en deux très longs textes, la richesse du clergé de Woonsocket, dans une diatribe qui ne sera pas sans rappeler celle du proscrit Charles Chiniquy⁹ :

Voici un résumé des revenus de l'église : La rente des bancs se monte à 300 \$ par semaine, ce qui donne pour un an 15 600 \$. Il y a trois ans, il y eut un bazar qui rapporta la somme de 3 000 \$, dont 800 \$ furent donnés par les Canadiens ; la même année, il y eut une grande quête qui rapporta la somme de 5 000 \$, dont 2 300 \$ donnés par les Canadiens ; la fête Saint-Jean Baptiste donna à l'église la somme de 84 \$; les fenêtres de l'église (elles sont peintes sur verre) ont toutes été données par des particuliers ou des sociétés ; la société Saint-Jean Baptiste en a fait construire une au coût de 83 \$ et la congrégation canadienne contribua un autre 1 200 \$ dans le même but. Un autre bazar qui eut lieu l'année dernière rapporta 2 400 \$ dont les Canadiens donnèrent 400 \$. La collecte de la dernière fête de St.-Jean Baptiste [sic], collecte qui était censée se faire au profit de l'église, vu que l'on avait donné à entendre aux membres de la société qu'ils n'avaient pas le droit de le faire au profit de celle-ci, cette collecte, dis-je, se monta à 200 \$ mais, comme il n'en a pas été fait mention dans le dernier compte des recettes qu'on nous a rendues, je pense, tout naturellement que cette collecte a été faite au profit du curé¹⁰.

Il poursuit son vibrant plaidoyer en rappelant aux lecteurs les importants revenus annuels de sa paroisse (environ 10 000 \$), redevables aux fêtes spéciales, mariages, baptêmes, messes, services mortuaires, enterrements, collectes, coûts des bancs, etc., pour terminer en soulignant

qu'avec de tels revenus l'église n'est pas tant à plaindre que l'on pourrait nous permettre de donner un peu ailleurs. Mais peut-être suis-je dans l'erreur. Toujours est-il que, loin de craindre d'avoir attiré sur moi la malédiction de Dieu en faisant quelque chose pour les victimes de la guerre, j'éprouve cette satisfaction qui donne toujours la conscience du devoir accompli¹¹.

Pourtant, sa campagne n'avait rapporté qu'un maigre 50 \$, montant qui n'aurait sans doute pas dû faire perdre sommeil au clergé de Woonsocket. Cependant, les menaces à son endroit s'intensifiant, il acquiesce aux conseils de proches tel Louis-Charles Bélanger et accepte de quitter Woonsocket, où il n'a, semble-t-il, plus aucun avenir, pour aller s'établir dans des Cantons de l'Est en plein développement. Pour la première fois de son existence, mais non la dernière, la franche défense de ses idées forçait Rémi Tremblay à quitter un emploi. Durant les semaines qui suivirent son départ, et en attendant d'aller rejoindre son époux, Julie Tremblay (Leméry) dut endurer, dans les sermons du curé MacCabe, nombre de commentaires peu élogieux envers elle et Rémi.

Pendant ce temps, treize jours après la publication de son dernier article dans *Le Pionnier de Sherbrooke*, le père de Rémi, François-Xavier, faisait l'acquisition pour son fils, contre une somme de 900 \$, de la « partie est du lot quinze du troisième rang »¹² de Clifton-Est, comprenant un terrain d'environ 100 acres avec fermes et bâtiments, à l'exception d'un lopin de terre employé par l'école ; arrivé le printemps, son épouse vint l'y rejoindre. François-Xavier en profitait également pour acheter une seconde terre, à Cookshire ; au cours des années suivantes, il tirera parti de l'intérêt grandissant pour les Cantons de l'Est pour spéculer, avec succès, sur divers terrains à vocation agricole. Rémi, Julie, et bientôt une grande partie la famille Tremblay, devenaient ainsi des habitants à temps plein des Cantons de l'Est.

Un homme en quête de direction

Sur leur spacieuse ferme (photo 2), dont 70 des 100 acres étaient prêtes à être cultivées, Rémi Tremblay multiplie les projets ; tout en maintenant ses liens avec *Le Pionnier de Sherbrooke*, il se lance en affaires, transformant une partie de sa maison en magasin général, confiant que la situation géographique de sa résidence, sise sur le chemin reliant Sawyerville à Colebrook, permettrait un rapide développement. Le recensement de 1871 du district 142 (Compton), sous-district du canton de Clifton, confirme le changement de cap de Rémi Tremblay, 24 ans, qui s'y inscrit comme *storekeeper*. Puis, en

compagnie d'un riche colon, Louis Ricard, et désireux de participer aux efforts de colonisation canadienne-française, il obtient du curé de Cookshire, l'abbé Gendreau, qu'il vienne dire la messe une fois par mois, dans sa propre maison. Peu après, il invite un autre curé de Cookshire, à la retraite celui-là, Magloire Turcotte, à venir habiter chez eux. Une



Photo 2. La ferme de Rémi Tremblay à Saint-Isidore-de-Clifton. Aucun des bâtiments de l'époque n'a été détruit. Photo des années 1950. Don de Robert St-Germain et Lise Nadeau, actuels propriétaires.

partie de la maison est alors transformée en chapelle et le curé Marcotte y célèbre avec régularité les offices religieux.

Rémi Tremblay est toutefois marqué par la piqûre des affaires publiques, en cela certainement influencé par Louis-Charles Bélanger, dont il émulera par ailleurs l'évolution idéologique. Journaliste et homme de droit, le premier avocat francophone de l'histoire de Sherbrooke¹³ s'intéresse alors grandement à la cause des Canadiens français et désire voir leurs droits être défendus par des hommes de conviction ; dès 1867, il s'engage ainsi dans la fructueuse campagne électorale provinciale du candidat conservateur Jacques Picard. Quatre ans plus tard, durant l'été de 1871, c'est à Rémi de plonger à son tour dans l'univers politique de son comté de Compton, pour défendre la candidature du conservateur William Sawyer, marchand de Sawyerville, contre celle du député sortant James Ross, fondateur de Gould et également membre du parti conservateur ; c'est durant cette campagne que Rémi prononcera son premier d'une multitude de discours politiques. Sawyer remportera le scrutin par une majorité de 276 voix (1024 à 748).

Entre-temps toutefois, son commerce tarde à prendre son envol et, comble de malheur, durant l'hiver de 1872, le curé Marcotte est frappé de paralysie et finit par s'éteindre, au terme de quatre longs jours de souffrances. Dans ce milieu majoritairement méthodiste craignant l'arrivée des Canadiens français, son entreprise commerciale n'était certes pas favorisée ; convaincus de ne pouvoir répondre adéquatement à leurs besoins, les Tremblay vendent au maître de poste de Clifton-Est les actifs du magasin général et déménagent à Stoke, village fondé en 1856¹⁴ par Jacques Guillemette (mieux connu sous son sobriquet anglophone « John ») et situé à une quinzaine de



Photo 3. Acte notarié des minutes du notaire Joseph-Azarie Archambault, réglémentant l'achat du terrain de Rémi Tremblay à Stoke. Bureau de la publicité des droits, Richmond, B7, no. 721, p. 885.

kilomètres de Sherbrooke, dont il en était relié par un « chemin de voitures »¹⁵ depuis 1860. Le 28 mars, Rémi fait donc l'acquisition, de John Guillemette lui-même, d'un « certain lot ou morceau de terre faisant partie du lot numéro douze dans le huitième rang de Stoke susdit contenant un demi-acre de terre plus ou moins [...] borné d'un côté par le dit chemin de St-Camille de l'autre par le

terrain de l'église à un bout par chemin conduisant chez Jean Bte Guilmette à l'autre bout par terrain d'Antoine Biron » ; 40 \$ plus tard, Rémi Tremblay devenait ainsi propriétaire d'un lopin de terre, et il se lança aussitôt dans la construction d'une maison. Il aurait en cela bien de l'aide, puisque plusieurs membres de sa famille étaient venus s'installer tout près au cours des mois précédents : son père François-Xavier, ainsi que ses frères Delphis, qui épousa Sarah MaCaffrey, institutrice, Joseph-Sergius, Zothique, Denis, et ses sœurs Alvina, Octavie et Léocadie. Pendant plusieurs décennies, la famille Tremblay occupera ainsi une portion importante du rang huit, devenant l'une des familles pionnières de Stoke.¹⁶

Malgré son intérêt pour la politique, un Rémi Tremblay ne possédant en rien la formation de la majorité des hommes publics (presque tous des membres de professions libérales ou encore de riches marchands) continue de chercher un sens à son existence. Il opte à ce moment pour le monde de l'enseignement, suivant ainsi la voie de cinq de ses frères et sœurs, eux-mêmes inspirés par leur grand-père Antoine, qui avait ouvert une



Photo 4. Maison de Mme Maynard de Stoke, institutrice, où enseigna Rémi Tremblay durant les années 1870. Devant : la route 216. Au loin : le rang 8 et la maison de François-Xavier Tremblay. Photo : Jean Levasseur, 2003.

école après avoir contracté la maladie du charbon (anthrax), laquelle avait nécessité l'amputation de son bras droit. Rémi réussit donc avec succès, à Lennoxville, les examens donnant droit à un brevet d'enseignement, qu'il obtient tant pour le français que l'anglais des mains des révérends Tanner et Dufresne; il devient ainsi le premier instituteur masculin de l'histoire du village de Stoke-Centre, profession qu'il exerce



*Photo 5. Maison du patriarche François-Xavier Tremblay, dans le 8^e rang de Stoke.
Photo : Jean Levasseur, 2003.*

dans la maison de Mme Maynard, située face à l'actuelle église Saint-Philémon (photo 4). À cette époque, il travaille également dans l'une des deux scieries du village, celle de l'entrepreneur sherbrookoïse James



Photo 6. Maison de Sergius Tremblay, frère de Rémi, dans le 8^e rang de Stoke. Photo : Jean Levasseur, 2003.

A. Gordon, construite en 1865 sur les berges du lac de Stoke, ou encore celle de Guillaume Côté, érigée l'année suivante sur les rives de la rivière Windsor.¹⁷ Il s'engage également, tout comme son frère Delphis, dans le complexe univers des courtiers d'assurances. Toutes ces entreprises lui permettent de compléter la construction de sa maison,

« en face de la chapelle en pièces de bois brut »¹⁸ où le curé de Brompton Falls, M. Ponton, viendra dire la messe une fois par mois, résidant au passage dans la nouvelle demeure¹⁹ de Rémi et Julie Tremblay.

Rémi s'implique aussi sensiblement dans sa communauté ; nommé maître-chantre dans la nouvelle église érigée en 1871²⁰, il devient bientôt officier municipal, chargé, avec d'autres colons, d'établir en forêt le tracé des futurs rangs. Il dut ainsi

plusieurs fois [...] coucher dehors par une température sibérienne. On déblayait un peu la neige afin d'étendre sur le sol une couche de branches de sapin moins moelleuse que l'édredon. D'autres

branches, plus fortes, étaient disposées de manière à former une cabane dont l'une des extrémités s'ouvrait toute grande sur un foyer abondamment pourvu de grosses bûches de bois sec²¹.

En mars 1873, il est élu secrétaire-trésorier de la municipalité et des commissaires d'école de Stoke, postes qu'il occupera jusqu'en 1875. Dans le cadre de sa collaboration assidue avec *Le Pionnier de Sherbrooke*, il y fait la rencontre de son rédacteur, Auguste Béchar, qui lui fait réaliser l'importance d'une langue claire et dépourvue de tous ces anglicismes alors à la mode :

Dans tous les cas, c'est lui qui m'a révélé sinon l'existence du moins le caractère chronique, presque incurable, de cette maladie qui mine la société franco-canadienne et qui s'appelle l'anglo-manie²².

C'est donc en cette quatrième année de la décennie que le jeune autodidacte de Stoke complète la rédaction de sa première œuvre de fiction, une pièce en vers intitulée justement *L'Anglomanie*. Il la



Photo 7. Maison de Delphis Tremblay, frère de Rémi, dans le 8^e rang de Stoke. Photo : Jean Levasseur, 2003.



Photo 8. Maison de Delphis Tremblay, frère de Rémi, dans le 8^e rang de Stoke. Circa 1880. Don de Léo Leboeuf, descendant de Delphis Tremblay.

montre à un prêtre qui, impressionné, lui suggère d'en envoyer des extraits à Oscar Dunn, rédacteur de *L'Opinion publique* de Montréal. Après une lecture attentive, ce dernier les lui retourne, y soulignant au passage ses nombreuses erreurs. Il se tourne alors vers un ami, ex-zouave pontifical et étudiant en droit à galemment correspondant au Charles Bélanger et rédacteur icalement et lui démontre la fication. Tremblay détruit sa l a retenu les sages conseils

L'année 1874 marque, bien que de façon alors indistincte, un autre tournant dans la vie de

Rémi Tremblay. En janvier d'abord, il représente, au poll de Stoke-Centre, le conservateur modéré William Hoste Webb (1820(4?)–1890), dans une campagne qui l'oppose, dans la circonscription de Richmond-Wolfe, au libéral John Hamilton Graham. Ayant terminé ses études de droit au Royal Naval School de Londres, Webb était arrivé au Canada quelque part entre 1841 et 1843, y rejoignant son père Edward qui exploitait alors, depuis 1835, une ferme sur les berges de la rivière Saint-François, à la hauteur de Brompton. Après avoir accepté diverses responsabilités politiques à la commission scolaire puis à la municipalité de Brompton, il était devenu député fédéral du comté de Richmond-Wolfe en 1857. L'union des comtés de Richmond et Wolfe, au milieu des années 1850, rendait alors incertaine toute élection où se présentait conjointement un francophone et un anglophone, puisque chaque circonscription, selon le recensement de 1861, comportait plus de 80 % d'électeurs de l'une ou l'autre des deux origines linguistiques majoritaires du pays. C'est ainsi que Webb, élu sans opposition en 1857, fut défait quatre ans plus tard par le francophone Charles de Cazes, qui devenait alors le premier député de langue française de l'histoire des Cantons de l'Est. C'est pourquoi il convint d'un pacte avec le notaire Jacques Picard²³, en 1867, qui obtenait son appui aux élections provinciales pendant que le notaire obtenait le sien au fédéral, en accord avec une

politique tacite dite de « bo respectée jusqu'à la fin du encouragé par Louis-Charles Jacques Picard en 1867, Trem de Webb. Ce dernier fut c populaire face à John A. Ma des subsides aux compagnie

Un autre événement d'i marquer cette année 1874. Associés au *Pionnier de Sherbrooke* depuis juillet 1866, Hubert Cabana et



Photo 9. Boutique de chapeaux construite par Delphis Tremblay. Circa 1893. Don de Léo Leboeuf.



Photo 10. Boutique de chapeaux devenu aujourd'hui le restaurant « Les trois pignons », sis sur la route 216, dans le village de Stoke. Photo : Jean Levasseur, 2003.

Louis-Charles Bélanger semblent à ce moment entretenir des relations particulièrement tendues, au point où, durant la période estivale, les deux hommes conviennent d'une dissolution. Peu après, les frères Bélanger (Louis-Charles et Louis-Arthur) complètent l'achat du *News* de Sherbrooke et fondent un concurrent francophone au *Pionnier*, *Le Progrès de Sherbrooke*²⁷, qui affichera lui aussi une tendance conservatrice modérée. Rémi Tremblay en devient aussitôt le rédacteur adjoint.

Quelques semaines plus tard, en octobre, l'élection du début d'année dans Richmond-Wolfe est déclarée nulle et le choix d'Henry Aylmer invalidé, « à cause des menées de corruption faites pour promouvoir l'élection de M. Aylmer »²⁸. La nouvelle élection est annoncée pour décembre. Trois candidats, tous anglophones, se présentent : Henry Aylmer, le libéral sortant, Henry Hanning, le nouveau représentant conservateur, unilingue anglais, et un indépendant, candidat mineur, l'Irlandais J.P. Scarry. *Le Progrès* n'est guère impressionné par ces candidats, affirmant

qu'aucun de ces hommes ne [...] paraît posséder les qualifications que l'on devrait trouver dans le représentant de ces comtés, habités par des citoyens de races et de croyances différentes, et dans lesquels l'élément catholique domine de beaucoup et les Canadiens-français [sic] sont plus nombreux que tous ceux d'autre origine pris ensemble²⁹.

Cette prise de position cachait cependant un ordre du jour pour le moins intéressé, qui sera révélé dans le numéro suivant ; à dix jours des élections, et avec l'aide d'un Rémi Tremblay qui avait profité de ses déplacements en tant que vendeur d'assurances pour réunir les vingt-cinq signatures nécessaires à sa nomination³⁰, Louis-Charles Bélanger se lance dans la course, plaidant qu'aucun autre candidat ne pouvait représenter adéquatement la cause des francophones catholiques³¹. De ce fait, il venait rompre le pacte tacite des conservateurs. Rémi s'occupera de la campagne de Louis-Charles dans la région de Stoke, y affrontant d'ailleurs le père d'Henry Aylmer, Lord Alymer, lors d'une joute oratoire. Le 4 décembre, Bélanger termina troisième, mais Stoke donna la majorité à Bélanger³².

Toutes ces incursions dans le monde politique avaient exacerbé le nationalisme de Rémi Tremblay et lui avaient fait perdre beaucoup de ses naïves illusions ; croyant avoir quitté les États-Unis pour revenir sur un territoire où la nationalité canadienne-française exprimait librement sa « souveraineté incontestable »³³, il avait au contraire peu à peu découvert, selon ses propres mots, que « la plupart des électeurs

anglo-saxons, qui formaient alors encore la majorité de la population des Cantons de l'Est, ne se donnaient même pas la peine de dissimuler le mépris que leur inspiraient ces descendants de Français, qu'ils considéraient comme une race de parias et dont la présence sur le sol canadien semblait une intrusion »³⁴. Il prend conscience également avec effroi combien l'anglomanie, comme l'exprimait sans doute sa pièce de théâtre détruite précédemment, grugeait les Franco-canadiens, « beaucoup plus anglicisés que ceux de la Nouvelle-Angleterre n'étaient yankéfiés »³⁵, et qui allait même jusqu'à la célébration de la fête nationale avec trois discours sur quatre en anglais³⁶. Dès lors, Rémi Tremblay est irrémédiablement politisé, et il est sans doute clair dans son esprit que, s'il n'a ni la formation ni les fonds requis pour devenir politicien, il lutterait tout de même à sa façon pour défendre la cause des Canadiens français et des francophones d'Amérique. Le journalisme ne le quitterait ainsi plus jamais. En novembre, deux mois après y avoir amené son bureau d'assurances, il décide de quitter Stoke pour s'établir à Sherbrooke, et met en vente sa résidence. Dans un texte sans doute de son cru, il annonce :

Un jeune homme instruit dans les deux langues et pouvant disposer d'un petit capital trouverait à se placer très avantageusement dans le canton de Stoke comme secrétaire-trésorier³⁷ et comme instituteur, M. Rémi Tremblay, le secrétaire actuel, étant établi à Sherbrooke depuis quelque temps, serait disposé à vendre sa propriété de Stoke et à céder la charge de Secrétaire. M. Tremblay a passé les trois dernières années à Stoke comme secrétaire et instituteur et ses diverses charges lui ont rapporté un revenu de plus de 400 \$ bon an mal an, ce qui est un joli salaire pour un endroit où la vie est assez bon marché et où il y a de l'avenir. M. Tremblay s'est fait construire une maison de trois étages, parfaitement adaptée pour un magasin, un hôtel, ou les deux à la fois, et une écurie pouvant contenir dix chevaux, etc. Son emplacement contient deux acres de terrain. Le tout est à vendre à des conditions libérales. L'endroit serait avantageux pour un instituteur, un notaire ou un marchand. Pour plus amples informations, s'adresser à Rémi Tremblay, Sherbrooke, P.Q.³⁸

L'implication communautaire de Tremblay dépassait alors les simples frontières du Conseil municipal et de l'église. Bien que modeste, son immémoriale passion pour les armes ne s'était pas pour autant estompée. De retour de la guerre de Sécession, il était, en novembre 1865, entré à l'école militaire de Montréal, située alors au-dessus du Marché Bonsecours. Il y était demeuré trois mois, pratiquant deux fois

par jour en compagnie d'une centaine d'autres cadets, jusqu'à l'obtention, en février 1866, de son brevet de seconde classe. Lors de l'invasion feniane du printemps, il s'était engagé dans les Chasseurs canadiens pour se retrouver successivement à La Prairie, Saint-Jean, Hemmingford, Lacolle et Philipsburg. Il s'était même, en 1868, alors qu'il vivait encore à Woonsocket, porté volontaire pour le premier contingent de zouaves pontificaux canadiens-français qui se préparait à aller aider les forces papales contre celles de Garibaldi, en Italie ; le contingent, lui annonça-t-on toutefois par retour du courrier, était déjà complet. Rien d'étonnant donc que, à son arrivée à Stoke, il forme une compagnie de cinquante hommes, tous des Canadiens français, dont les services ne furent cependant pas retenus par le major de brigade de Sherbrooke, le colonel King. Toutefois, lorsque le capitaine Rioux, du 53^e régiment de Sherbrooke, se retirera du service, en 1875, c'est à Rémi Tremblay qu'il fera appel pour le remplacer. Rémi sera alors immédiatement promu capitaine par le colonel Ibbotson ; il n'avait certes pas peur des défis :

Je n'avais ni lieutenant ni enseigne. Je n'avais pas même de sous-officiers et j'étais le seul officier de la compagnie. Depuis que j'avais quitté le service, l'armement s'était modifié ainsi que la théorie. Il me fallut apprendre et enseigner en même temps, former des sous-officiers et exercer, en douze jours de temps, des hommes tout à fait dépourvus d'expérience. Jamais je n'ai mieux constaté qu'en cette occasion la grande facilité avec laquelle nos compatriotes apprennent ce qu'ils veulent se donner la peine d'étudier³⁹.

La situation militaire⁴⁰, son poste au *Progrès*, son implication politique et ses liens avec Louis-Charles Bélanger lui ouvrirent peu à peu les portes de la petite bourgeoisie sherbrookoise. Au début de l'année 1876, Rémi Tremblay, qui avait entre-temps ajouté à ses multiples occupations celle d'huissier, s'associe avec un investisseur inconnu pour acheter un hôtel à Sherbrooke ; au dernier moment toutefois, son partenaire recule et ne procède pas à la mise de fonds requise, et Rémi perd alors « tout ce qu'il avait économisé depuis quelques années »⁴¹. Mis dans une situation financière précaire, il se voit dans l'obligation de contracter un emprunt de 300 \$ chez Louis-Charles Bélanger ; puis, le 11 septembre, il parvient à vendre sa jolie propriété de Stoke. Père de deux enfants, nés respectivement à Stoke en décembre 1873 (Émile) et à Sherbrooke en mars 1876 (Eugène), l'avenir s'annonce alors sombre pour le jeune journaliste, agent d'assurances, huissier et organisateur politique. Aussi, lorsqu'il se voit offrir, en début d'année 1877, un poste de traducteur, ne serait-ce que

comme remplaçant, à l'important hebdomadaire montréalais *La Minerve*, il saute sur l'occasion et, avec sa famille, quitte les Cantons de l'Est pour embrasser la bouillante métropole.

Rémi Tremblay et sa famille continueront toutefois de séjourner ponctuellement chez leur parenté de Stoke ; c'est là d'ailleurs qu'un Rémi Tremblay aguerri écrira le poème le plus scandaleux et le plus séditieux de l'histoire du Canada, dont la teneur sera débattue à la Chambre des communes à Ottawa et qui lui vaudra d'être cavalièrement démis de ses fonctions de traducteur....

NOTES

- 1 L'auteur tient ici à remercier le Centre de recherche des Cantons de l'Est, pour sa contribution financière à cette recherche, ainsi que Julie Doyon, chercheuse passionnée et dévouée qui participa grandement au succès de cette entreprise.
- 2 Republié pour la première fois depuis le XIX^e siècle en 2003, dans une édition critique préparée par Jean Levasseur et parue aux Éditions de la Huit, à Sainte-Foy (QC).
- 3 Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Fonds Suzanne-Lafrenière. — P10/1/7—. « Cahier de coupures de journaux de Rémi Tremblay », p. 27.
- 4 Rémi Tremblay, *Pierre qui roule*, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1923, p. 76.
- 5 Tremblay résumera son argument quelques années plus tard dans *Le Pionnier de Sherbrooke* : « Les livres d'écoles, tels que l'histoire et la géographie, dont on se sert dans les écoles américaines, ont pour but d'apprendre à l'enfant que l'Américain est un gros seigneur : dans ces livres, l'Américain est porté jusqu'aux nues et les autres nationalités abaissées autant que possible ; et tout cela, joint à la flatterie qui leur est souvent prodiguée par les émigrés qui, influencés par le prestige du commerce américain, sont trop souvent disposés à se croire inférieurs à eux, ne manque pas de confirmer les Américains dans l'idée qu'ils sont la crème du genre humain. » (« Courrier des États-Unis », 18 novembre 1870).
- 6 Rémi Tremblay, « Courrier des États-Unis », *Le Pionnier de Sherbrooke*, 9 septembre 1870. L'article lui-même est daté du 21 août.
- 7 Rémi Tremblay, « Petit courrier des États-Unis », *Le Pionnier de Sherbrooke*, 21 octobre 1870.
- 8 La population de Woonsocket comptait alors environ 12 000 habitants, dont 5 000 Irlandais et 3 000 Canadiens (Anonyme [Rémi Tremblay ?], « La bénédiction de l'église de Woonsocket »,

- Le Pionnier de Sherbrooke*, 4 novembre 1870).
- 9 Banni de l'église catholique, le célèbre Apôtre de la tempérance, ainsi nommé par le Pape, désormais défenseur du protestantisme, calcula que chaque jour, au Canada et aux États-Unis, 6 000 \$ étaient dépensés « pour faire verser de l'eau froide sur les flammes brûlantes » de l'enfer, chiffre qu'il fallait bien sûr multiplier par 365 pour obtenir un total annuel de « messes basses » de 5 840 000 \$. Les « grand'messes », elles, qui coûtaient le double et qui avaient pour but de « sortir les âmes des purgatoires », rapportaient 11 680 000 \$ par année. « Il n'y a pas dans le monde entier un nombre de prêtres suffisant pour pouvoir dire toutes les messes qui sont payées par le peuple », concluait-il. (Charles Chiniquy, *Cinquante ans dans l'Église romaine*, Genève, Librairie J.-H. Jeheber, 1903, p. 262).
 - 10 Rémi Tremblay, « Courrier des États-Unis », *Le Pionnier de Sherbrooke*, 10 février 1871.
 - 11 *Idem*.
 - 12 Cette information correspond à l'acte notarié no 263 des minutes de J.J. Mackie de Cookshire. (B1, p. 394, no 985). Le lot sera subdivisé en 15A et 15B en 1978. La partie est correspond à l'actuel lot 15A. Traduction de l'auteur. Le *township* de Clifton avait été concédé au Bas-Canada en 1799.
 - 13 Avec Hubert-Charles Cabana.
 - 14 Une première tentative de colonisation avait été faite au début du siècle, alors que le canton nouvellement formé était concédé, le 13 février 1802, à un groupe de 42 associés, loyalistes américains. Appelé quelquefois Cowan's Clearance, quelquefois Stokes Clearance, le canton ne parvint pas à cette époque à véritablement se développer et l'on ne sait rien sur ce qui arriva à ces premiers défricheurs. En 1835, plus personne n'y résidait. John Guillemette est donc considéré comme celui qui ouvrit véritablement le canton à la colonisation (Comité d'initiative locale, *Municipalité de Stoke 1864-1989*, Sherbrooke, Éditions Louis Bilodeau et fils, 1989, p. 46).
 - 15 *Idem*.
 - 16 Selon les statistiques tenues par le curé de l'endroit, le curé Aubin, 475 personnes y habitaient à sa première année de mandat, en 1875 (Comité d'initiative locale, ouvr. cité, p. 45).
 - 17 Aujourd'hui la rivière Stoke.
 - 18 Comité d'initiative locale, *op. cit.*, p. 131.
 - 19 Trois des maisons de la famille Tremblay existent encore aujourd'hui. Celle de François-Xavier, située au faite de la colline du rang 8 (photo 5), celle de Sergius, en ce moment inoccupée (photo 6) et celle de Delphis (photos 7 et 8). Delphis construisit

- d'ailleurs de nombreuses maisons à Stoke, dont l'actuel restaurant *Aux Trois Pignons*, alors un magasin de chapeaux (photos 9 et 10). La résidence construite par Rémi fut détruite par un incendie, dans les années 1940.
- 20 Il s'agissait plutôt d'une chapelle, de 30 pieds par 40, qui avait été érigée le jour de la Toussaint en 1871. Elle sera agrandie en 1875, puis remplacée par l'actuelle église de briques en 1893.
- 21 Rémi Tremblay, *Pierre qui roule*, ouvr. cité, p. 133.
- 22 *Ibid.*, p. 122.
- 23 Picard ne fut pas, semble-t-il, le représentant le plus imposant de l'histoire des Cantons de l'Est. Le « père Picard », comme il était connu, était semble-t-il un « partisan dévoué des ministres conservateurs [... Il] parlait peu, mais applaudissait consciencieusement ses chefs » (Robert Rumilly, *Histoire de la province de Québec*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, t. V, 1941, p. 212).
- 24 Jean-Pierre Kesteman, Peter Southam, Diane Saint-Pierre, *Histoire des Cantons de l'Est*, Sainte-Foy, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Les régions du Québec », t. X. p. 430–431.
- 25 L'absence d'archives familiales sur les Bélanger (Jean-Pierre Kesteman, « *Le Progrès* » (1874-1878. *Étude d'un journal de Sherbrooke*, Sherbrooke, Groupe de recherche en histoire des Cantons de l'Est, 1979, p. 7) rend difficile l'évaluation précise des liens entre Tremblay et Louis-Charles Bélanger.
- 26 Webb obtint 949 voix contre les 1 111 du libéral Henry Aylmer.
- 27 Jean-Pierre Kesteman, ouvr. cité, p. 16–33.
- 28 Anonyme, « Richmond & Wolfe », *Le Progrès*, 31 octobre 1874.
- 29 Anonyme, « Richmond et Wolfe », *Le Progrès*, 14 novembre 1874.
- 30 La liste publiée le 5 décembre, avec le nom de Rémi Tremblay en tête, montre que ce dernier a recueilli l'appui d'une cinquantaine d'électeurs résidents de Stoke, Richmond, Melbourne, Brompton, Weedon, Garthby, Stratford, Ham Nord et Ham Sud (« Richmond et Wolfe », *Le Progrès*, 5 décembre 1874).
- 31 Kesteman, Southam, Saint-Pierre, ouvr. cité, p. 431.
- 32 Aylmer sera défait à son tour en 1878.
- 33 Rémi Tremblay, *Pierre qui roule*, ouvr. cité, p. 117.
- 34 *Idem.*
- 35 *Ibid.*, p. 120.
- 36 *Ibid.*, p. 123.
- 37 Toutes les délibérations du Conseil se déroulèrent en anglais jusqu'en 1890.

- 38 Anonyme, « Belle situation offerte », *Le Progrès*, 7 novembre 1874.
- 39 Rémi Tremblay, *Pierre qui roule*, ouvr. cité, p. 128.
- 40 La fille du colonel King épouserait bientôt Joseph-Adolphe Chapleau, le futur premier ministre du Québec, que Tremblay appuierait d'abord avant d'en faire sa tête de Turc préférée dans divers journaux de Montréal.
- 41 Rémi Tremblay, *Pierre qui roule*, ouvr. cité, p. 137.